

"L'œil du cœur" ou l'héritage de Miriam

Autor(en): **Germain, Anne / Cendrars, Miriam**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): - **(1995)**

Heft 80

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-847909>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« L'ŒIL DU CŒUR »

OU L'HÉRITAGE DE MIRIAM

Aujourd'hui, Blaise Cendrars, inscrit au programme des écoles et tout récemment à celui de l'agrégation, est considéré comme un auteur classique.

« *Moravagine* » est représentée en Avignon, « *La Main coupée* » est adapté en Angleterre ; avec une compagnie théâtrale, « *Le Transsibérien* » tourne dans toute la France et Bernard Lavilliers chante Cendrars au zénith.



Anne Germain a rencontré Miriam, la fille de l'écrivain bourlingueur.

Une dame à cheveux blancs, apparemment douce et réservée malgré l'œil scrutateur. Elle me reçoit dans son appartement de Boulogne où les sièges de cuir « design », les tableaux selects et l'harmonie des bibliothèques accusent le goût raffiné de celle qui fut l'épouse du directeur de la revue « *Connaissance des Arts* ».

Si je m'attendais (malgré l'œil...) à la musique du père, au décor de son âme malmenée, au discours des héros de sa solitude « voleurs de l'Oural, saltimbanques de Jules Verne, Khoumgouzes, Boxers de la Chine, Mongols du Grand Lama, Ali Baba et les quarante voleurs... » c'est raté ! Et puis comment oserai-je, moi pauvre mouche, poser des questions ordinaires sur quelqu'un d'extraordinaire, un « père inclassable », absolument original, hors des normes communes et dont l'étude ne souffre pas, justement, d'observation et d'analyse, inspirées par un schéma intellectuel classique... oui, oui.

Eh bien, me dis-je, à la guerre comme à la guerre ! Il me faut tracer mon propre chemin d'écriture d'interviewer modeste au travers de ce que je

connais, moi, de Blaise Cendrars, de mon amour pour « *La prose du Transsibérien* » que je me récite toujours comme Rilke et Valéry. J'aime. Voilà.

Anne Germain - A côté du portrait que certains font de votre père, Blaise Cendrars, comme homme et écrivain réputé « bourlingueur », étiquette accrochée à sa peau (le mégot, la gueule, le bérêt, qui font écran à l'œuvre) autour de livres célèbres : « *l'Or* », « *Moravagine* », « *Dan Yack* » et d'une somme d'écrits poétiques qui ne ressemblent qu'à lui, pouvez-vous me tracer le portrait, sinon du père, (vous n'avez jamais vécu avec lui), mais au moins de l'homme que vous avez malgré tout connu, surtout dans les derniers temps de sa vie ?

Miriam Cendrars - C'est très difficile, avoue Miriam Cendrars qui n'a pas - de toute façon - le verbe généreux.

(Silence)

J'ai quand même écrit six cents pages sur Blaise, reprend-elle. (Elle dit « Blaise »).

Elle cherche sur l'étagère du salon (qui fait très « littéraire ») sa propre

œuvre : un énorme pavé (paru en 1984 chez Balland et que je n'ai pas eu l'honneur d'obtenir), mais que je consulterai plus tard. Il tombe sur la table comme une espèce de reproche, de piège.

Dans cet ouvrage, Miriam a tout consigné, ou presque, sur son père ; tout ce qu'elle savait ou a pu apprendre en réunissant avec méthode (et sans doute amour) l'œuvre observée, avec beaucoup de citations (toujours judicieuses), témoignages de sa mère, de sa famille, des amis de Blaise, dont Henry Miller - dont elle vient de publier la correspondance - livre dans lequel elle semble chercher comme Cendrars lui-même : « Le mystique point oscillatoire vers lequel toutes les forces convergent. »

Miriam poursuit :

Cendrars est atypique, profondément original. Aucune idée conventionnelle n'est capable de le juger. Il faut faire table rase des idées toutes faites, surtout celles que l'on pourrait avoir de la littérature, de l'écriture. Il était en dehors de tout, indépendant de tout. Il était seul.

On apprend certes beaucoup de choses dans ce livre sur Cendrars, le

bourlingueur, le provocateur et qui restera cependant secret et mystérieux tant son verbe, sa façon de vivre sans attache et sans argent, est peu commune.

Il n'avait pas de domicile fixe, poursuivait Miriam. Il ne vivait que passagèrement dans les chambres d'hôtel et à la fin de sa vie il squattait la maison de Raymonde Duchateau, sa dernière compagne. Quand il est revenu plus définitivement à Paris, il avait déjà soixante ans. Il s'est fait faire un costume pour la première fois de sa vie. Il disait alors (et seulement) devant ce qui lui tenait lieu de bibliothèque : « Je suis là, je regarde mes livres comme un paysan les champs qu'il a travaillés de ses mains ; je vois les sillons que j'ai tracés ». Oui, à cette époque, et seulement alors, il possédait une réelle conscience de son talent et du pouvoir qu'il exerçait dans le monde de la création et de l'écriture.

A. G. - Vous confirmez dans votre livre ses séjours successifs en Russie dont le monde littéraire doutait (comme de son voyage en Egypte) et surtout celui dans le Transsibérien. Savez-vous pourquoi il avait répondu à la question (sur ce trajet qu'il raconte dans « La prose du Transsibérien » et dans « La petite Jeanne de France » 1913), avez-vous réellement voyagé dans le Transsibérien ?... « Je ne vois pas l'intérêt d'une telle question répondait-il, puisque je vous l'ai fait prendre à tous, qu'est-ce que cela peut bien vous f... ! »

M. C. - Il répondait à Pierre Laval... Oui, il a pris le Transsibérien à 17 ans lors de son premier voyage en Russie, quand il quitta sa famille de Neuchâtel pour Saint Petersburg, où un commerçant suisse cherchait un employé pour assurer la correspondance de sa firme en français, italien et allemand... Le père Sauser⁽¹⁾ avait porté attention à la demande d'un professeur du pensionnat voisin et avait pensé à son fils. Le passeport de Freddy est daté du 12 septembre 1904. Il part pour la Russie s'occuper des clients de la maison Leuba, bijoutier et horloger.

Rogovine, un juif polonais qui le recrutait, dit : « Je ferai quelque chose de toi, tu brûles comme un petit Satan ».

Rogovine, écrit encore Miriam Cendrars dans son livre, est l'un de ceux qui vont fai-

re fortune dans cette Sibérie fabuleuse. Vendre des bijoux « made in Germany », les réveils et les coucous de Forêt Noire et puis acheter des fourrures d'ours, de loutre, d'hermine, de zibeline : des pierres précieuses, de l'or en contrebande pour son client Leuba, et puis du thé, celui des caravanes, sans compter les antiquités rares... cavalier Tong ou vase céladon Song).

Oui, au mois de décembre 1904, Blaise Cendrars a bien pris le Transsibérien. A cette époque-là, tout le monde s'intéressait à l'inauguration de la voie ferroviaire sur le lac Baïkal. La vie tout le long du « track » était extraordinaire. On incitait les gens à peupler la Sibérie et à y exercer toutes sortes d'activités. Les gens y mouraient d'ailleurs comme des mouches... que Cendrars ai pris ce train, il n'y a donc là rien d'extraordinaire.

A. G. - Parliez-vous avec lui de son passé, de la Russie, de ses expériences au théâtre, au cinéma avec Abel Gance, de sa rencontre avec Chaplin à Londres, d'Apollinaire et de Modigliani (en 1912) à Paris ?

M. C. - Non, Blaise ne racontait pas sa vie, surtout pas à sa famille.

A. G. - Née vous-même en 1919 de son mariage avec votre mère polonaise, Fela Poznanska, qui avait déjà deux garçons, Odilon et Remy, vos frères, quel est votre souvenir de petite fille le plus lointain ou le plus marquant concernant vos rapports avec votre père ?

M. C. - Je n'en n'ai pas, ou c'est très vague. J'ai appris à lire dans ses livres, notamment dans « Les petits contes nègres ». J'ai lu « Moravagine » à 13 ans.

A. G. - Et, à cet âge, vous l'avez assimilé ?

Miriam ne répond pas.

Elle me dit un peu plus tard ne jamais avoir eu d'entretien littéraire avec son père. Ne jamais avoir parlé de son métier principal : l'écriture, ni de son métier à elle, journaliste et correspondante de guerre à Londres.

A. G. - De quoi parliez-vous quand vous l'avez vu beaucoup plus, à la fin de sa vie ?

M. C. - De la pluie ou du beau temps. De la promenade ou du déjeuner que nous allions faire.

(A la page 326 de sa biographie sur Cendrars est publiée une photo de Miriam en 1937 où la légende stipule : « Miriam monte à Paris à la rencontre de Blaise. » Elle avait donc 18 ans).

A. G. - A quel moment prenez-vous conscience que votre père est un homme exceptionnel et un grand écrivain ?

M. C. - Je l'ai toujours su. Enthousiasme sans doute entretenu par ma mère et l'admiration qu'elle lui portait.

A. G. - Que pensez-vous de son intuition, de son talent d'écoute vis-à-vis des débutants, de sa patience à découvrir les pionniers, les vrais inventeurs ? Avait-il le même talent vis-à-vis de ses enfants ?

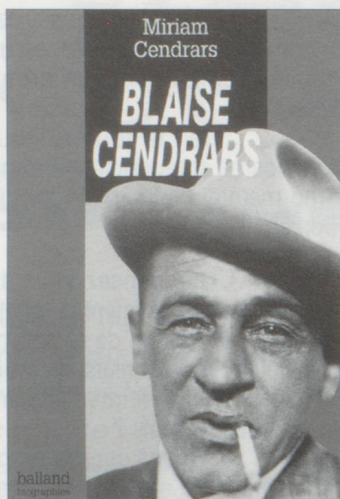
M. C. - Il n'avait aucune vocation de père et ne s'en cachait pas. Après son premier bébé, il dit à ma mère : « Tu es devenue une mère Fela. Cela te va bien, ça te complète. C'est ta vraie vocation. Moi je ne serai jamais un père et je ne suis plus ton enfant préféré. »

Mais il avait énormément de jeunes qui venaient à lui. Comme éditeur, il a découvert des quantités de talents, Robert Doisneau, Roger Fallet, il a édité Isidore Ducasse ; il était ami de Soupault, de Desnos, de la plupart des grands écrivains de l'époque. Il aimait les gens en marge doués de fortes personnalités. Cendrars écrit en effet : « il n'était pas bon d'être un jeune authentique parmi toutes ces vieilles gloires de la queue du symbolisme qui se prenaient tous pour des bardes sacrés. Des barbes, oui, et je leur éclatais de rire au nez. Je me suis fait mes premiers ennemis littéraires ».

S'il connaissait les êtres les plus misérables de Paris, il était reçu comme un prince dans des familles sud-américaines riches qui le traitaient d'une façon extraordinaire. Il pouvait faire ce qu'il voulait, arriver à n'importe quelle heure, manger, boire, jouer du piano (de sa main gauche), toute la nuit. Il était le roi. Il était adoré.

A. G. - Quel est votre sentiment sur son choix entre l'écriture et la musique pour laquelle il a toujours eu un goût extrême ? Il jouait merveilleusement Beethoven, Mozart, Chopin et composait aussi.

M. C. - Il est toujours resté fidèle à la musique. Ce fut sa première passion. Il a sans doute souffert à un moment d'avoir abandonné cette voie et davantage encore après sa mutilation en 1915 de ne jouer du piano qu'avec une seule main... mais il écrit de la même façon que l'on compose : il s'immerge dans la



vie, les sons, le rythme et surtout, il travaille !

Sa prose est extrêmement rythmique, poétique, transcendante ; elle a toutes les qualités de la musique classique de sa poésie, en même temps que la profondeur.

A.G. - Quel est l'ouvrage (ou les ouvrages) de votre père qui vous touche le plus ?

M.C. - « Moravagine », ma première lecture d'adolescente. Mais toute l'œuvre me touche bien évidemment. J'ai lu plus qu'on ne peut le faire à cet âge.

J'y ai surtout appris qu'en ce qui concerne l'écriture, et son écriture en particulier, il fallait abolir tout préjugé, partir de zéro et travailler, travailler... Ce qui me frappe le plus chez Cendrars, c'est le poids des mots. Il élague jusqu'au strict minimum. Chaque mot choisi a son importance et ne peut être soustrait. Il était un travailleur incroyablement infatigable. Il suffit pour s'en rendre compte de ses manuscrits : corrigés, raturés, biffés, refaits à mort, c'est extraordinaire. Le mot qui colle le mieux à l'écriture de Cendrars est « profond ». »

A.G. - L'écriture pour lui était-elle un bonheur ou un déchirement ?

M.C. - Les deux évidemment. Il a dit : « Le seul fait d'exister est un véritable bonheur », donc je ne vois pas ce que l'écriture pouvait lui apporter de plus. (Respirer cette fleur, dit en aparté Miriam Cendrars se penchant sur un somptueux bouquet de jasmin blanc sur la table basse, n'est-ce pas le bonheur ?)

Elle poursuit : « Ecrire, c'est abdiquer », disait-il aussi. Si on travaille, on ne sort pas ; rester le nez sur sa copie, c'est donc abdiquer... »

A.G. - L'amitié et la reconnaissance de son génie par Henry Miller, alors qu'il vivait après la guerre de 1940 très éloigné des milieux littéraires, menant une vie ascétique avec une petite pension d'ancien combattant de 1914, ont-elles été pour votre père une vraie joie d'être reconnu et célèbre jusqu'en Amérique ?

M.C. - Vous savez, Blaise a été reconnu par d'autres avant de l'être par Miller ! Il connaissait déjà à l'époque son impact et son talent !

A.G. - Quelle était votre vie personnelle à ce moment-même et vos relations avec votre père ?

M.C. - J'habitais Lourmarin. J'allais fréquemment le voir à Aix. Nous n'habitons jamais ensemble, mais nous nous promenions et nous programmions ensemble ces rencontres.

A.G. - Vous qui avez connu Miller, quel homme était-il dans l'intimité ?

M.C. - Amusant, léger, verbeux, enthousiaste, naïf, plein d'humour. Il enfonçait les portes ouvertes avec bonheur et beaucoup de gaieté. Il philosophait à faux et à perte de vue.

A.G. - Avez-vous rencontré sa compagne, Anaïs Nin ?

M.C. - Je ne l'ai pas connue, mais seulement Eve, l'une de ses dernières compagnes et ensuite sa femme japonaise, la chanteuse Hoki Tokuda ; j'ai eu avec elles deux d'excellentes relations amicales.

A.G. - Dans sa correspondance avec Miller, Cendrars semble intéressé par Nicolas Flamel et sa compagne. Était-il attiré comme Miller (qui subit en 1912 l'influence de Robert Hamilton Challacombe de la société théosophique de Point-Loma⁽²⁾) par l'alchimie, l'astrologie, l'ésotérisme ?

M.C. - Il était probablement doué de quelque faculté médiumnique. Cela expliquerait son épisodique attirance pour l'occultisme et les zones des mondes intermédiaires ; une chose est indéniable : tous ceux qui l'approchaient subissaient son magnétisme ; cela lui valait la haine ou l'amour, jamais l'indifférence.

Dans sa biographie, Miriam le décrit ainsi : « son éclatant regard d'une intensité

gênante intrigue ou fait peur... on dirait qu'il dépouille tout des êtres sur lesquels ses yeux s'affarquent ».

A.G. - Quels sont aujourd'hui vos liens personnels, vos relations affectives ou purement intellectuelles avec la Suisse ?

M.C. - C'est un pays formidable, grâce auquel j'ai pu créer à Berne le fonds Blaise Cendrars où sont réunies les archives littéraires concernant mon père, œuvres, lettres, documents. Il existe donc aujourd'hui, grâce aux Suisses, à Marius Michaud, conservateur adjoint de la Bibliothèque nationale de Berne, et à quelques mécènes, un centre d'études, une salle Blaise Cendrars et une activité régulière qui s'exprime par des publications, cahiers Blaise Cendrars (6 numéros édités par la Baconnière et aujourd'hui par les éditions Champion à Paris), et au moins un colloque universitaire chaque année. Je suis vice-présidente du centre d'études Blaise Cendrars. La Suisse est toujours présente quand il s'agit de compléter et d'enrichir les archives sur Cendrars. Je lui en suis profondément reconnaissante.

A.G. - Que désirez-vous que la Suisse imagine ou entreprenne aujourd'hui pour la reconnaissance plus approfondie de son œuvre et pour le souvenir de l'écrivain comme de l'homme ?

M.C. - Continuer à soutenir les activités du centre d'études Blaise Cendrars et peut-être créer un accueil particulier pour les chercheurs du monde entier qui viennent à Berne pour connaître l'œuvre de mon père.

Certes, par son modernisme, sa truculence, son originalité, cette œuvre dans l'avenir est encore à découvrir, à approfondir. Ajoutons que Miller trace de Cendrars un portrait original et poétique dans le livre de correspondance que vient de publier Miriam.

« Cendrars ressemble à un poisson transparent dans un frai interplanétaire, vous apercevez ses épines dorsales, ses poumons, son cœur... Le silence qu'il crée est assourdissant... il vous ramène au commencement du monde. »

Et ceci : « il possède une sagesse quasi-géologique. » Mais encore, ce pied de nez qui lui ressemble : « Cendrars se moque éperdument que vous le saluiez ou non. »

⁽¹⁾ Blaise Cendrars est né sous le nom de Frédéric Sausser.

⁽²⁾ Californie